

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France : Un an. . . 10 fr. Six mois. . . 5 fr.
Pour l'Étranger : Un an. . . 12 fr. Six mois. . . 6 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Vivent les mouvements sporadiques !

Les camarades s'en souviennent : à la C. G. T. (Confédération Générale des Travaux), ainsi que dans les Fédérations, organismes au nom menteur, dont tout le pouvoir appartient à un véritable Comité central, on ne veut pas entendre parler des grèves spontanées, des « mouvements sporadiques », parce qu'ils sont — au dire de nos oracles — « voués à l'échec ».

Ah ! parlez-vous plutôt d'un mot d'ordre venu de leurs bouches autorisées, parlez-leur d'une grève qui a mis quinze jours à se décider, et pour laquelle, par conséquent, le gouvernement et les employeurs ont pris toutes leurs précautions. C'est ça un bon mouvement, et non pas « voué à l'échec », comme ces encombrants « mouvements sporadiques », n'est-ce pas Merheim ?

Cependant, l'œuvre du Journal de Genève du 21 mars, et qu'est-ce que je lis à l'article de fond, s. v. p., à propos des événements d'Allemagne ? Savourez-moi cet aveu d'un bourgeois :

« Et la situation est d'autant plus grave que les divers éléments ultra-révolutionnaires agissent sans liaison les uns avec les autres et que l'on se trouve en présence d'une action sporadique, dont les foyers se déplacent sans cesse, et très difficile à circonscrire. »

Méditez cela : « la situation est d'autant plus grave... »

C'est facile à comprendre : « les foyers » de l'action sporadique « se déplacent sans cesse ». Par conséquent, l'agitation est « très difficile à circonscrire ».

Si vous abattez l'insurrection à Berlin, ça n'en chauffe que de plus belle dans la Ruhr. Vous la réprimez dans la Ruhr ? Pan ! vous apprenez que le torchon brûle en Silésie et ailleurs. C'est insaisissable, ça éclate là où l'on s'y attendait le moins et parfois ça en remue des centaines.

Eh bien quoi ? c'est ANARCHIQUE.

Attention ! je ne dis pas : c'est anarchiste, car s'il y a pas mal d'éléments anarchistes là-bas et si la masse paraît dégoûtée de ses anciens chefs, il ne s'ensuit pas qu'elle soit devenue consciemment anarchiste.

Mais le mouvement est anarchique, lequel n'émane point d'une direction centrale, mais éclate sporadiquement, sans liaison apparente.

Chers compagnons allemands, après l'écrasement de votre première insurrection spartacienne, sans doute vous avez compris le danger d'un foyer central facile à éteindre ; et emportant chacun au creux de votre main un peu de sa brèche ardente, vous avez dissimulé l'incendie.

Ah ! si notre chère Commune de Paris avait été jadis soutenue plus fermement par des Communes de province plus fortes, moins faciles à réduire, qui sait si elle n'aurait pas triomphé ?

Quoi qu'il en soit, camarades, rappelez-vous bien cela : il ne faut pas de tête à l'insurrection. Une tête est trop facile à abattre (rappelez-vous Liebknecht et Luxemburg). Que la direction du mouvement soit partout et nulle part ; qu'elle soit l'initiative de milliers et de milliers d'individus, marchant droit devant eux, sans attendre de voir si tous se mettent en route. En un mot, qu'elle soit anarchique ! ou, si vous le préférez, et pour faire pièce à nos tartuffes fédéraux et confédéraux :

Qu'elle soit sporadique.

Vivent les mouvements sporadiques !

S. CASTEU.

Propos d'un paria

Je n'ai pas l'intention d'ouvrir ici une polémique qui d'ailleurs n'aurait pas de sens sans raison d'être, mais nous vivons à une époque tellement favorable à l'éclatement d'un mouvement révolutionnaire que je ne puis m'empêcher d'exprimer tout ce qui, dans cette question que se posent certains camarades, me semble ridicule : « Etes-vous pour l'action ou pour l'éducation ? »

L'éducation est utile, indispensable pour créer des individualités fortes, et nous ne devons perdre aucune occasion de nous élever davantage. C'est entendu.

Mais devons-nous, pour renverser l'édifice de crime et d'oppression qu'est la vieille société, attendre que la masse, la masse des abrutis, des éleveurs alcooliques et patriotes ait compris la beauté et la grandeur de notre idéal ?

Cette solution ne serait sans doute pas pour déplaire à ceux qui se sont fait ou cherchent à se créer une situation de tout repos en prêchant la révolution pour l'an 2000, mais cela ne satisfait pas notre impatience, notre soif de justice sociale.

En Russie, en Allemagne, aux quatre coins du monde, les hommes d'action portent la torche dans les institutions périmées, l'incendie gagne du terrain ; pour qu'il soit chez nous demain, il faut que d'autres hommes résolus fassent vibrer dans la masse malfébrile l'esprit révolutionnaire qui la

Lire en deuxième page :

De notre collaborateur Vigné d'Octon : l'avant-propos de LA NOUVELLE GLOIRE DU SABRE, série de documents pour servir de contribution à l'histoire de la Grande Guerre.

Tout de présenter à nos lecteurs l'auteur et l'œuvre. Ceux qui ont lu « La Sœur du Burnous », « La Gloire du Sabre » et autres œuvres de V. d'Octon savent avec quelle ardeur vengeresse ce dernier s'élève contre le militarisme odieux, infâme et assassin. Dans la nouvelle œuvre que nous publions en articles, nos camarades trouveront de nouveaux faits et de nouveaux documents qui leur serviront à condamner à nouveau et sans réserves l'odieuse institution, qui compte à son actif des millions et des millions de victimes.

Aussi nous voulons espérer que nos amis, nos lecteurs, profiteront de la publication de LA NOUVELLE GLOIRE DU SABRE pour faire connaître mieux et nos efforts et notre propagande et pour aider dans une large mesure à une plus grande diffusion de notre LIBERTAIRE.

poussera à l'assaut du vieux monde de boue et de sang.

Et quoi qu'en puissent dire les timorés, ceux qui appelleraient les législateurs révolutionnaires, je suis persuadé que dans tous ceux qui contribueraient à décapiter le monstre d'infamie, il n'y aura pas un individu assez lâche pour ne pas savoir pourquoi il le fait.

Et je ne puis m'empêcher de trouver un peu... j'allais dire humoristique, cette comparaison des deux méthodes : action et éducation représentées par deux individus au chevet d'un mourant, le mourant étant en l'espèce la société capitaliste. Je ne pense pas que ces deux individus se soient réunis au chevet d'un mourant aussi peu intéressant pour coopérer à sa guérison, je suppose même le contraire.

Ce mourant, donc, n'étant pas encore assez moribond pour ne plus être dangereux, je le crois... l'individu action ou agitation, si vous aimez mieux, veut le tuer d'un seul coup, l'empêchant ainsi de nuire à tout jamais.

L'individu éducation, lui, préfère plonger ses mains dans le pus, les humeurs fétides, fouiller les plaies pour découvrir la racine du mal. Et cela dans le but de préserver de ce mal l'enfant parfaitement viable qui succédera au moribond.

Tout cela est peut-être très beau, mais je crois que toute cette besogne chirurgicale est aussi répugnante qu'inutile ; et je trouve beaucoup plus rationnel d'abréger d'un seul coup les souffrances de ce malheureux mourant d'un coup de bistouri bien placé.

Que l'individu éducation laisse à l'individu action le soin d'accomplir cette besogne urgente, ce dernier lui laissera tout loisir de présenter ensuite un système qui, pour être parfaitement viable, devra être basé sur des principes entièrement opposés à ceux qui régressent la société que nous habitons et ne pourra par conséquent être atteint du mal qui aura conduit celle-ci au tombeau.

Pierre Mualdès.

LA CRISE ACTUELLE

Alors que la Russie voit évoluer sa révolution vers un état de choses plus en rapport avec le désir des masses ouvrières et paysannes, que le pouvoir politique a brimé par une domination violente ;

Alors que l'Allemagne traverse une crise formidable où un antagonisme profond divise le prolétariat lui-même dans sa lutte contre l'autoritarisme ;

Le vent de la révolte, soufflant avec violence, commence à secouer sérieusement notre pays, qui portant hier le flambeau de la Révolution — du moins on nous l'affirme — voit triompher aujourd'hui une réaction assoiffée de sang.

Les effets de ce besoin d'émancipation ne sont pas encore arrivés à l'état catastrophique, que certains militants ouvriers paraissent redouter, mais l'on sent très bien dans les différents milieux sociaux, ce qui peut advenir de la situation présente.

L'état empirique des affaires générales, d'une Nation qui n'hésite pas à sacrifier à une guerre monstrueuse tout ce qu'elle possède de sain et de vigoureux, n'est pas étranger à ces bouleversements.

La situation économique est telle, que, dans toutes les branches de l'industrie, du commerce et de la finance, un flottement sérieux se produit, comme si la faille nous guettait.

Aussi, ceux que la bête humaine a portés au pouvoir, lors de la dernière foire électorale, sont-ils contraints à exprimer leur détresse et à réclamer avec les concours d'une presse ordurière, une répression ignoble.

D'autres, et parmi eux ce vieux polisson de Capis, demandant au contraire, de laisser les forces ouvrières et bourgeoises, se mesurer, cachant ainsi derrière une plume érigée, une frousse inavouable.

La peur qui les empêche est-elle justifiée ?

Ce n'est pourtant pas une indication qui leur fut donnée par les, soi-disant, envoyés du Prolétariat dans les Chambres car, même en les étudiants de très près, les débats sur la politique extérieure n'ont rien apporté de nouveau et le modérantisme exemplaire — c'est le baron Millerand qui le qualifie ainsi — d'un Cachin ne pouvait provoquer la classe ouvrière à une mise en demeure.

Non plus l'attitude, toute de sagesse, qu'ont pris les dirigeants de l'organisme économique du prolétariat depuis qu'ils ont attaché le char confédéral derrière celui de l'Etat.

Il s'ensuit donc que c'est la masse elle-même qui se décide à agir et à secouer le

joug qui l'opresse jusqu'à lui interdire la vie.

Jusqu'où ira-t-elle dans sa résolution ? Nous ne le savons, mais espérons que ce ne sont pas les sous-Chéron avec leurs discours, qui l'empêcheront d'aller jusqu'au bout — c'est bien son tour — de son émancipation.

De toutes façons il est nécessaire, d'ores et déjà, d'envisager l'avenir avec la volonté de faire triompher dans les cercles la philosophie anarchiste et de voir dans le cœur de tous, éclore les sentiments de bonté et d'amour qui assureront le développement intégral de l'individu dans la société communiste libertaire.

VEBER.

DE L'INÉGALITÉ

Les politiques font, sur l'amour de la liberté, les mêmes sophismes que les philosophes ont fait sur l'état de la nature : par les choses qu'ils voient, ils jugent des choses très différentes qu'ils n'ont pas vues, et attribuent aux hommes un penchant naturel pour la servitude, par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur ; sans compter qu'il en est pour la liberté comme pour l'innocence et la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même et dont le goût se perd aisé qu'on les a perdues.

« Je connais les délices de ton pays, disait Brasidas à un satrape qui comparait la vie de Sparte à celle de Persépolis ; mais tu ne peux connaître les plaisirs du mien. »

Comme un coureur indompté hémisse ses cris, frappe la terre du pied à la seule apparence du mort, tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge et l'éperon, l'homme barbare ne pousse point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure, et il préfère la plus orangeuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'assujettissement des peuples asservis qu'on peut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'il fait tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sais que les premiers ne font que vanter la paix et la tranquillité dont ils jouissent dans leurs fers, et qu'ils méprisent servitium pacem appellant. Mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance et la vie même, à la conservation de ce seul bien et dédaigner de ceux qui l'ont perdu : quand je vois des animaux nés libres et abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leurs prisons ; quand je vois des multitudes de sauvages tous nus méprisant les voluptés européennes et braver la faim, le feu, le fer et la mort, pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

J.-J. ROUSSEAU.

Les saigneurs "diffamés"



-- Il est assurément fort regrettable qu'il n'y ait pas plus d'amputés de la langue et des poignets...
-- Ou plutôt que notre appétit ne se soit borné qu'à 1.700.000.

Vers les 10.000 francs

Nous réclamions, il y a trois semaines, 10.000 francs pour parer aux difficultés financières qui nous assaillaient. Du traitement des souscriptions affluant, nous aurons bientôt, haut la main, atteint et dépassé même la somme que nous réclamions de la solidarité de nos lecteurs et amis.

Cette semaine, la souscription dépasse 2.000 francs, 2.430 francs exactement. C'est un beau résultat, qui fait que nous avons ramassé jusqu'à présent plus de 6.000 francs, alors que, des 2.000 listes de souscriptions, bien peu encore nous ont été retournées.

Aussi nous ne saurions trop engager nos camarades, à faire diligence pour recueillir l'obole de tous les sympathiques à notre propagande et à nous retourner sans retard les listes de souscriptions... bien remplies, bien entendues.

A seule fin que, ayant paré, par suite de l'admirable esprit de solidarité qui se manifeste, aux difficultés les plus pressantes, nous nous mettions couramment à l'œuvre, nous, nous, à la besogne de recrutement de nouveaux lecteurs, de nouveaux abonnés surtout, qui permettront d'assurer une situation stable et bien assise à notre journal de propagande et de combat.

Pour les 10.000 francs du LIBERTAIRE, camarades, et pour sa diffusion, tous à l'œuvre !

POUR PÉACHE

La scandaleuse comédie judiciaire dont est victime notre bon camarade Péache vaille se prolonger ?

Qu'attend-on pour le remettre en liberté ? Nous concevons que l'on estime, dans certains milieux, qu'un militant anarchiste est toujours bon à pendre et à garder le plus longtemps possible, mais ce n'est peut-être pas une raison suffisante pour maintenir Péache indéfiniment en prison sous une inculpation fantaisiste.

Ce n'est même pas, comme nous l'avons écrit par lapsus, d'une tentative nocturne de cambriolage que notre ami est accusé. Ce serait en plein jour qu'il aurait opéré cette expédition. On voit combien il est naturel qu'un militant qui se sait traqué, fût, aille se livrer à un tel exercice, dans de telles conditions, dans le seul but possible de donner à la police un prétexte pour l'arrêter.

Quant à l'accusateur, plus ou moins spontané de Péache, il présente, entre autres particularités, celle de se trouver en désordre libéral mental tel, que le bûche d'instruction a ordonné de soumettre Pierdet à un examen de médecins aliénistes.

Et c'est sur les dires de ce malheureux Péache que l'on a arrêté et que l'on garde encore Péache !

Il serait temps qu'on en finisse et qu'on se décide à nous rendre notre ami.

Révolution et point de vue anarchiste

J'ai écrit récemment que c'était peut-être élégant mais peu profond de jeter l'anathème à la masse. Qualifier les individus qui composent cette masse, d'abrutis, d'avachis, etc., c'est peut-être établir une vérité (travail facile), leur reprocher de l'être, c'est pour le moins une erreur.

Il n'y a pas de purs esprits. Y a-t-il seulement des esprits purs ? Et toi qui me juge, t'es-tu jugé ?

Quand on pense aux conditions dans lesquelles naissent et se développent (si on ose dire), l'immense majorité des individus, on doit plutôt s'étonner de trouver de-ci, de-là, quelques cerveaux à peu près lucides.

L'hérédité, l'atavisme, jouent un rôle sur notre destinée. Viennent ensuite nous modeler, nous façonner : le climat, la nourriture, le logement, les habitudes et les préjugés de nos parents ou aïeux. La rue, l'école, le métier, les fréquentations et, couronnant tout, la caserne : le coup de grâce.

Et l'on m'accordera que cet ensemble de conditions, d'ambiance, est plutôt néfaste au développement et à l'éducation des individus.

Evidemment, il y en a qui se tirent des bourbiers. Ce sont des constitutions robustes, des volontés au-dessus de l'ordinaire, des esprits avides du comment et du pourquoi des choses.

L'occasion, l'événement jouent également dans nos directives, sans que, là encore, nous n'y soyons pour rien.

Les capacités cérébrales, comme les musculaires et les sanguines sont inégales. Et beaucoup d'individus, après 25 ans de bourrages de toutes sortes, sont incapables de comprendre, d'analyser et d'assimiler des choses qui paraissent simples à d'autres.

Néanmoins, sous l'influence des besoins et des nécessités, le nombre grandit de ceux qui cherchent à savoir. L'esprit de révolte se développe, les organisations croissent. Oh ! certainement pas en proportion de nos désirs, mais de façon normale, étant donné les courants et les facteurs multiples et divers qui agissent sur les individus.

La question qui intrigue beaucoup de camarades est de savoir si les masses actuelles sont capables de faire une révolution et quelles en seront les conséquences, les résultats.

Je ne connais aucune raison qui puisse faire croire que les masses présentes ne soient capables de révolution. Toute l'agitation qui se produit partout nous montre au contraire une vitalité intéressante dont ne seraient pas capables des peuples en décadence.

La révolution russe, celles de Hongrie, d'Allemagne, sont autant de confirmations de ma thèse.

Bien sûr, chez nous, les mouvements sont encore incohérents, inordonnés. Mais « c'est en forgeant que l'on devient forgeron ». Ce sont les préliminaires de guerre sociale. Et d'ailleurs toutes les conditions de déclenchement d'une révolution ne sont pas encore réunies ; le poids lourd du budget n'est pas encore tombé dans notre plateau de la balance économique.

Si la bourgeoisie ne sait ou ne peut éviter la révolution, quels seront les résultats de celle-ci ?

Anarchistes-communistes, ne nous leurrions pas. Notre idéal ne sera pas réalisé au lendemain de la prochaine révolution, la masse des hommes ne sait pas encore être libre.

Mutilé depuis 20 siècles, le peuple a besoin de rééducation.

La révolution communiste qui s'annonce sera autoritaire en ce sens qu'elle refusera à manger à qui ne voudra pas produire.

Autorité de tous sur tous, sans exploitation de l'homme par l'homme. Suppression du parasitisme, production coordonnée, administration simplifiée, etc., etc.

D'abord manger, philosopher ensuite.

La question du ventre solutionnée, le cœur et l'esprit seront plus libres.

Les anarchistes, éternels mécontents, doivent-ils boudier à cette révolution, parce que ce n'est pas leur révolution ? La révolution qui vient n'est à personne. Et la bourgeoisie régnante pourrait en revendiquer la paternité avec autant de raison que le syndicalisme né de son sein.

Les résultats de la révolution seront le produit de toutes les idées, de tous les mouvements qui auront agité les individus et les masses pendant la période révolutionnaire.

Les anarchistes n'ayant pas de fins, il ne peut être question pour eux de leur révolution, cela n'existe pas. Ils prennent part aux révolutions pour orienter les individus vers toujours plus

de bien-être, de liberté, de justice, de
beauté, de bonté.

Leur place sera dans les organisa-
tions communistes soviétiques, comme
elle est actuellement dans les organisa-
tions syndicales.

Le communisme ne doit pas être un
couvent, une caserne et ce sera l'œuvre
des anarchistes de faire que l'individu
ne soit pas résorbié.

Comme aujourd'hui, comme toujours,
ils travailleront au développement de
l'éducation de la dignité individuelle.

L'enseignement sera modifié très sen-
siblement, tous les enfants recevront
l'instruction proportionnée à leurs ca-
pacités.

Et ce sont ceux-là, ces êtres nouveaux,
noblement éduqués, très bien instruits,
se développant dans des milieux sains
et normaux, qui ébaucheront l'homme
libre vraiment.

Et dans ce domaine de l'enseigne-
ment et de l'éducation, les anarchistes
ont un rôle admirable à remplir.

Evolution, révolution, deux mouve-
ments inséparables, dont l'un n'existe
pas sans l'autre. Boudier l'un, serait
boudier l'autre, ce qui serait antianar-
chiste.

V. LOQUIER.

Amnistie pour tous les marins de la mer Noire

L'apogée de l'insurrection de M. Deschanel
devait se marquer par une de ses « lar-
gesses pharaoniques » que les « tout-puis-
sants » accordent à leurs sujets.

Par la note dixième président de la Ré-
publique suit les traditions de son lignage.

Un projet d'amnistie va être soumis à la
Chambre. Peut-être y rencontrera-t-il une
atmosphère favorable, tant celle digne d'un
conférence de barons, d'usuriers, de héros de
tout acabit, tiendra à défendre un peu
l'exaspération des masses par une mesure
de clémence limitée.

Nos camarades de la mer Noire sont visés
par le paragraphe : Insurrection et rebel-
lion.

Ces derniers ne peuvent prétendre qu'à
des mesures individuelles, « ayant trait
leur pays, compromettent sa sécurité et entravent
la défense nationale ».

On croit dans certains milieux que l'officier
mécanicien Murry se verra touché par
une mesure de clémence.

Nous souhaitons de grand cœur que celui
qui s'est déclaré « entièrement solidaire des
marins de la mer Noire » sorte de la prison
de Nîmes.

Nous demandons pour tous la mesure de
réparation qui impose. Nous laissons tou-
jours plus ardemment pour l'amnistie totale,
complète, étant persuadés que les plus
humiles, les plus obscurs victimes des con-
seils de guerre criminels sont les seuls hé-
ros qui rachèteront — pour nous sauver un
peu de notre lâcheté — les fastes sanglants
de l'ignominieuse terreur.

Le Comité de défense des marins.

COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

MEETINGS en faveur de l'amnistie gé-
nérale et contre l'arbitrage gouverne-
mental :

SAMEDI 3 AVRIL, A 8 H. DU SOIR
Salle de la Bellevilloise, 23, rue Boyer
Orateurs :

L. THULIER, A. BERTHON,
du C. de D. sociale

LE MEILLOR, de la F. Anarchiste
LEPETIT CANE CHABERT
du C. des Marins

MERCREDI 7 AVRIL

Salle de l'U. P., 157, boulevard St-Antoine
Orateurs :

P. MONATTE, de la Vie Ouvrière
MAULE ROUSSET, du C. de D. sociale
SIROU, de la C. G. T.

Pour le peuple

Les pires ennemis du peuple sont si
nombreux dans le peuple même, que les
mouchards peuvent s'y mouvoir impuné-
ment. Comment reconnaître les ca-
nailles quand tant d'autres leur ressem-
blent en actes issus de l'ignorance ?

Et l'exécuteur est facile à tous les pro-
fiteurs de la faiblesse humaine ; chacun,
selon son but, accommodé en devise le
vieux truisme propre à toutes les lâ-
chetés : « Il y en a toujours des man-
geurs et des mangés, et la masse est
trop bête pour que ça change ».

C'est sur cette prétendue bêtise collec-
tive que l'on fonde les individualismes,
tous les individualismes :

Conservation du pouvoir et des jouis-
sances acquises à la bourgeoisie ;

Conquête des mêmes avantages par
les arrivistes débrouillards ;

Isolément dédaigneux, en la Tour
d'Ivoire, des âmes trop hautes pour en-
trer dans la lice des appels aux pri-
ses, trop dépourvus de mansuétude
pour donner d'eux plus que l'œuvre
d'art qui leur agré.

D'autant, vous le savez, bourgeois, il
est moins de bêtise que d'abrutissement
dont vous êtes les faiseurs consentants.

Vous le savez, arrivistes, que bien
plus encore que l'intelligence, le hasard
bidé d'un égoïsme indéfectible, sert vos
desseins.

Vous savez tous, qu'aussi impropre à
sa libération puisse être le peuple, cela
n'exécute point l'asservissement où vous
le tenez. Si vraiment vous lui étiez su-
périeurs, vous vous devriez de le sauver.

La force de l'intelligence et du savoir
justifie moins encore l'oppression que
la force du poing.

Mais tous ne sont pas ainsi. Il se trou-
vent toujours des corps puissants, doués
du goût de l'harmonie et de l'amour des
hommes, pour dresser contre vous,
bourgeois, la masse active des travail-
leurs ; pour l'élever à la conscience de
son droit, dans un labeur exempt de di-
mes aux maîtres inutiles ; pour vous
barrer la route, arrivistes de l'argent,
du pouvoir ou des hommes.

Et c'est à cet effet commun que, pour
vous-mêmes et selon votre propre idéal,
camarades individualistes, je vous con-
vie à un prochain article, si vous le
voulez bien.

CHAB.

Arithmétique ménagère La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919)

Guerre à la Guerre ! Désahonorons-la par tous les moyens.

Victor Hugo.

FRONTISPICE

Voici plus de trente ans que, par la
parole et par la plume, par le journal
et par le livre, je fais, sans trêve ni ré-
pit, la guerre à la guerre. Aujourd'hui,
parvenu au seuil de la soixantaine, et à
l'issue de la boucherie monstrueuse qui
vient d'ensanglanter le monde, n'éprou-
vant ni découragement ni lassitude,
mais au contraire rempli d'une ardeur
plus âpre, je dresse contre elle cette œu-
vre nouvelle.

A cette œuvre cadette de ma *Gloire du
Sabre* qui souleva tant de colères dans
le monde des guerriers et des requins
coloniaux, il me plaît de donner, com-
me frontispice, la page la plus belle, la
plus généreuse et la plus courageuse
qui soit sortie du cerveau et de l'âme du
grand poète, et c'est aussi en cinquante
lignes, le réquisitoire le plus complet et
le plus ardent qu'on ait jamais dressé
contre l'épouvantable féau qui s'ap-
pelle : la Guerre et les guerriers.

La voici donc, cette page sublime fi-
dèlement extraite du volume, *Actes et
paroles. Annexe 1878. Discours à pro-
pos du centenaire de Voltaire*, lequel
centenaire coïncide avec l'Exposition
universelle de 1878 :

tronat. Et d'abord l'ascension des sa-
laires n'implique-t-elle pas une éléva-
tion corrélative du coût de la vie ? Les
facteurs variant dans les mêmes propor-
tions, le rapport lui-même ne se modifie
pas. Le déficit a plutôt tendance à s'ac-
croître.

L'ajustage des salaires au prix de
la vie n'est un sophisme indigne de ré-
volutionnaires. La classe ouvrière serait
victime si elle se laissait prendre à cet
engrenement. Elle doit s'en écarter, et
elle doit dénoncer la pensée d'adapta-
tion sociale qui se cache sous des dehors
syndicalistes.

Il faut poser le problème alimentaire
— problème de consommation et de pro-
duction — dans toute sa plénitude. Ce
fut le problème social de tous les temps.
Mais c'est aujourd'hui le problème vital.

Un état de misère physiologique allant
s'aggravant chaque jour entraîne la dé-
route de toutes les espérances et achève
d'humilier l'humanité vers un effroyable des-
tin. A tout prix il faut arrêter le cours
des choses. Il faut saisir le capitaliste
à la gorge car lui le coupable, c'est lui
l'assassin, c'est lui le tortionnaire.

REILLON.

N. B. — Une erreur due à une faute
de correction me fait dire dans mon pré-
cédent article que le prix du fromage
était de 4 fr. 60 alors qu'il faudrait lire
4 fr. 60.

A l'homme qui porte un sabre

Quand tu veux m'imposer le culte de ton glaive
Et le joug de ta loi,
Le plus grand ennemi du monde que je rêve,
C'est toi !

Quand tu veux me jeter le front contre la terre
Que tu remplis d'effroi,
Le plus grand ennemi de ma liberté chère,
C'est toi !

Quand tu veux que je meure au nom de la Patrie
Ou de n'importe quoi,
Le plus grand ennemi que puisse avoir ma vie,
C'est toi !

Aussi, je me révolte et je te crie : « Arrière ! »
Comme j'en ai le droit.
Et le barbare à qui je déclare la guerre,
C'est toi !

Eugène BIZEAU

Mea Culpa

Je le confesse : en une ligne j'ai (n° 61,
page 2, article intitulé « Les Ataxiques »)
fait allusion à Marsac, en termes rien
moins qu'élogieux.

Je le confesse : je m'appuyais pour ce
faire, uniquement sur la lettre — étrange-
ment précise et ses allégations — publiée
par la *Vie Ouvrière*, du 23-JANVIER si-
gnée « Un groupe de grévistes », lettre
consacrée toute à cette grève des dockers
de Bordeaux.

Ainsi que nul n'a pu dans la V. O. n'a
pu aller, n'était venu s'y opposer, pou-
vaient hésiter à en faire usage ?

Jusqu'à l'ignorance l'existence même de
Marsac, et je l'ignorais encore sans la
publication de ladite lettre ; ainsi donc
c'est avec silence, camarades, que j'ai
maudit en erreur, si erreur il y a ; vous
aurez dû, « rectifier » beaucoup plus tôt.

Mais — il y a un mais — votre rectifi-
cation est insuffisante : la lettre signée « Un
groupe de grévistes » est circonstanciée
très nettement, elle relève des paroles
qu'aurait prononcées Marsac, « saisissant
celles-ci » : « C'est Fargue, de la C.G.T.,
qui m'a dit d'arrêter le mouvement. »

Evidemment, pas plus que moi, vous
ne pouvez élucider la chose. Vous ne pou-
vez qu'affirmer votre confiance en Marsac,
vu son passé.

C'est ainsi qu'autrefois on jugeait les
hommes : sur leur passé. Mais la poli-
tique (Milletand, Clemenceau, Briand, Her-
vie, etc.) et la vie syndicale (Jouhaux, Du-
moulin, Merle, etc.) nous ont tristement
prouvé que le passé n'est pas tout
jours garant du présent.

Des expériences répétées nous ont, de
plus, fait constater que la fonction, poli-
tique ou syndicale, use l'individu.

Bertoni l'avait prévu il y a vingt ans ;
il avait dénoncé, par avance, d'où vien-
drait la faillite du beau mouvement syn-
dicaliste français (alors opposé par son ac-
tion révolutionnaire au syndicalisme do-
mestique d'outre-Rhin) : de la plaie du
fonctionnarisme, qui vide les militants de
leur sève aventure.

Personnellement, j'éprouve un véritable
chagrin quand je vois des leaders manquer
à leur réputation. Lorsqu'après l'acte de
Cottin, Longuet eut la frousse au point de
se couvrir du nom de Clemenceau, mena-
bra de son « conseil de famille » ! Quel
écroulement pour nous, ses adversaires !

Pendant la dernière grève des cheminots,
quelle tristesse nous tomba sur l'âme à la
lecture de l'article du *Journal du Peuple*
du 10, par lequel Monmousseu
seul jugea prudent de désavouer d'avance
les actes de sabotage dont on eût pu in-
culper sa pronascence !

Il y a quelque chose de pire : dans
la C. G. T. (ou sa Fédération), les Fédéra-
tions, sont la chose des antirévolutionnai-
res, sauf la Fédération de l'Enseignement,
la seule qui n'engraisse aucun permanent.

La C. G. T. se tient de l'autre côté de la
barrière, du côté de la bourgeoisie. Que
d'efforts nous qui sommes permanents,
c'est-à-dire mêlés au troupeau des brebis
gales, soient dans une position fort dé-
plorable, j'en conviens.

Pris entre deux feux, tôt ou tard.
C'est ce qu'a éprouvé Marsac, pris en-
tre la C. G. T. (ou sa Fédération), d'une
part, et les grévistes dockers de Bordeaux,
d'autre. Que son rôle ait été clair ou
louché en cette occurrence, étant donnée la
suspicion qui plane à bon droit sur la
cécité de la C. G. T. à appliquer les déci-
sions du congrès de Lyon, les perma-
nents, qui essaient de concilier grève lo-
cale et C. G. T. ont le doigt pris entre l'ar-
rière et l'écorce.

Eugénie CASTEU.

Dans le bâtiment de la Seine

Réunion de la 18^e Région Fédérale du Bâ-
timent, salle Voltaire, rue Japy.

Des 9 heures, le gymnase Voltaire est com-
ble. La question des gros sous attire le
gros de la masse de syndiqués des différents
syndicats de la Seine, appartenant à l'indus-
trie du bâtiment.

Vers les dix heures, la séance est ouverte
par Cordier, des serruriers. Cordier qui,
pendant la guerre, s'est adapté au réformis-
me le plus outrancier, qui fut aussi le pro-
tégé des commissions mixtes, c'est-à-dire
l'organisateur de la collaboration de classe
pour la séance par un bref discours : il tri-
vite les auditeurs à écouter tous les orateurs,
sans indiquer les noms des orateurs
insérés ; il incite le prolétariat du bâtiment
à faire l'union, il avoue péniblement que,
seule l'union immense du prolétariat orga-
nise les aspirations des gens du bâtiment.

Après Cordier, David, le secrétaire de la
18^e région rend compte de l'entrevue avec
la Chambre syndicale patronale. Il résume
de son exposé fréquemment applaudi, que
seule l'action directe et générale est capable
de rompre à la raison la brutale intran-
sigeance de la Chambre de la Seine.

Seule, fut dans son exposé, terre à terre ;
avec sa logique habituelle, il situa le pro-
blème des revendications des gens de la bâ-
tisse, il éleva même le débat en parlant des
bouleversements mondiaux que se passent et
de ceux qui peuvent se produire en France
pour des aspirations sociales ; avec force,
il exhorta tous les compagnons à solidariser
leurs intérêts et leurs énergies devant le
capitalisme coalsé.

Après ce fut Charbonnier, trésorier de la
Fédération du bâtiment : Roueste, pro-
pagandiste de la Fédération, et Dumont,
propagandiste de l'Union des Syndicats de
la Seine. C'est justement pour ces orateurs
qu'un grand nombre, je pourrais dire des
milliers de camarades, se mélangèrent de
la 18^e région.

Comment, pendant la guerre, après la
chute de Cordier, au secrétariat de la ré-
gion fédérale, la 18^e région était à l'avant-
garde du mouvement pacifiste, internatio-
naliste et révolutionnaire, en pleine guerre
elle a affirmé, elle a matérialisé son ac-
tion, malgré les adeptes nationalistes et
collaborationnistes de la Fédération, et au-
jourd'hui, grâce à l'Union des Syndicats de
la Seine, qui souffle chez les permanents sy-
ndicaux, l'on permet aux Charbonniers,
Roueste et Dumont, de venir se refaire
une virginité dans nos milieux et sur no-
tre dos, c'est le comble de la canaillerie et
de l'infamie. Quand donc, oh ! 18^e région,
ferez-vous passer vos meetings par les
apostats Merle, Dmoulin, Bourdon
et Cie ?

De nombreux camarades m'ont chargé
de protester dans les colonnes du *Libertaire*
en leur nom, à ce sujet je m'acquiesce de
ma tâche, car j'ajoute qu'il était impos-
sible de prendre la parole après les orateurs
insérés, la consigne était d'écouter et de
se taire.

Bon sang ! où allons-nous ?
L'espèce que les gens du bâtiment ne se
laisseront plus reprendre dans un piège pa-
reil et qu'ils porteront dans leurs syndi-
cats respectifs cette question qui doit être
liquide.

Pour revenir à cette réunion, où la ré-
ponse patronale devait être examinée, et
la question des gros sous, il n'en fut rien,
non seulement les syndiqués sont partis
sans avoir de solution, mais nombreux
se demandant si nous n'allions pas retomber
dans le corporatisme étroit et anti-révolu-
tionnaire.

Gens du bâtiment, si vous voulez vraiment
votre émancipation économique, votez, au
grain, et ne dormez plus, nom de Dieu !

J.-S. BOUDOUX.

Des charpentiers en fer de la Seine.

Les temps sont venus. Le droit a trouvé
sa formule : la fédération humaine.

Aujourd'hui, la force s'appelle la violence
et commence à être jugée, la guerre est mise
en accusation ; la civilisation, sur la plainte
du genre humain, instruit le procès et dres-
se le grand dossier criminel des conquérants
et des capitaines. Ce génocide, l'histoire,
est appelé. La réalité apparaît, les éblouis-
santes factices se dissipent.

Dans beaucoup de cas, le héros est une
variété de l'assassin. Les peuples en vien-
nent à comprendre que l'agrandissement d'un
territoire n'est qu'un prétexte à la diminution
de la vie ; que si tuer est un crime, tuer beaucoup
n'en peut pas être la circonstance atté-
nuante ; que si voler est une honte, envahir
ne saurait être une gloire ; que les Te Deum
n'y font pas grand chose ; que l'homme
est l'homme ; que le sang versé est le sang
versé ; que cela ne sert à rien de s'appeler
César ou Napoléon et qu'aux yeux du Dieu
éternel, on ne change pas la figure du meur-
tre parce qu'on l'a fait d'un bonnet de forçat ou
lui met sur la tête une couronne d'empereur.

Désahonorons la guerre. Non, la gloire sang-
lante n'existe pas. Non, ce n'est pas bon,
ce n'est pas utile de faire des cadavres.
Non, il ne se peut pas que la vie travaille
pour la mort. Non, si mépris qu'on en ait,
il ne se peut pas que la guerre, cette volu-
teuse, continue à nous prendre les enfants
que la femme enfante dans la douleur ; que
les hommes naissent, que le paysan ferti-
lise des champs et que l'ouvrier jette les
villes, que les penseurs méditent, que l'in-
dustrie fasse des merveilles, que le génie
jasse des prodiges, que la vaste activité
humaine multiple en présence du ciel étiole
les efforts et les créations pour aboutir à
cette épouvantable exposition internationale
qu'on appelle un champ de bataille !

Le vrai champ de bataille, de celui ! C'est
ce rendez-vous des chefs d'œuvre du tra-
vail humain que Paris offre au monde en ce
moment.

Ah ! proclamons les vérités absolues.
Désahonorons la guerre !

Avouons, après avoir lu ces lignes,
que jamais la guerre, le militarisme, les
bandits et les requins qui en vivent, ne
furent plus éloquentement et plus violem-
ment flagellés et flétris devant les hon-
nêtes gens du monde entier.

Aussi, je n'hésite pas à le dire, mon
vœu le plus ardent serait de voir cette
page que je mets en tête de mon nou-
veau livre, imprimée en onciales, collée
sur une planchette et appendue, à dé-
meure, dans la salle la plus fréquentée
de toutes les Bourses du Travail, non-
seulement en France, mais dans tous les
pays où l'Internationale ouvrière a des
adhérents.

Je voudrais aussi qu'elle fût visible-
ment et perpétuellement affichée dans
tous les sièges de syndicats, de coopéra-
tives, de cercles d'études sociales, de
fédérations de tous les groupements en
un mot, qui, sous une forme ou sous une
autre, travaillent à l'émancipation inté-
grale de l'humanité.

Je voudrais également qu'on pût la
lire en bonne place dans tous les bu-
reaux de rédaction des organes révolu-
tionnaires, anarchistes, syndicalistes,
voire simplement socialistes, de langue
française, depuis le *Libertaire* jusqu'à
l'*Humanité*.

Je voudrais encore qu'elle fût traduite
dans toutes les langues et ainsi repro-
duite dans les mêmes journaux du
monde entier.

Je voudrais, enfin que, chaque fois
qu'un militant est traduit pour des pa-
roles ou des écrits contre la guerre, les
guerriers et leurs crimes, devant la jus-
tice bourgeoise des nations prétendues
civilisées, l'avocat chargé de le défendre
commençât ou terminât sa plaidoirie en
lisant aux juges et aux jurés, cette page
dont aucun écrivain antimilitariste n'é-
galait jamais la surhumaine véhémence
et la sublime apreté.

Quelle plus décisive et plus éloquent
réponse pourrait-il, par ailleurs, être faite
aux grands éditeurs bourgeois de
Victor Hugo qui, à l'heure actuelle ex-
purgent, ces cinquante lignes, ven-
geresses, des nouvelles éditions, que de
les clamer ainsi aux quatre coins du
monde civilisé ?

Qui, mille fois oui, désahonorer la
guerre par tous les moyens et celui que
j'indique est, je crois parmi les meil-
leurs. Puisse ma voix être entendue et la
Nouvelle gloire du Sabre être lue par
tous les hommes de cœur.

AVANT-PROPOS

Les mensonges du capitalisme

On l'a dit déjà bien des fois, mais on
ne saurait trop le répéter : La guerre
de 1914-1919 représente la plus forte et
la plus lamentable régression, que, de-
puis des siècles, ait subi l'humanité. Il
apparaît clairement aujourd'hui à qui-
conque réfléchit que le monde entier a
été, pendant cinq ans, en proie au plus
violent accès de « psychose » guerrière
que l'histoire ait jamais enregistré.

Le philosophe qui le constate ne s'en
étonne pas, car il sait que l'éternel dé-
venir de cette humanité n'est qu'une sé-
rie d'oscillations, de flux et de reflux,
mais il n'en est pas moins obligé de re-
connaître que toute la responsabilité de
ce recul formidable retombe sur la tête
de ces mauvais bergers.

Et parmi ces mauvais bergers, ce sont
les détenteurs et les adorateurs du Ca-
pital qui occupent le premier rang. En
maintenant le Capital comme pivot de la
Société, en faisant de lui leur unique
directrice, non seulement, ils empêchent
la marche de cette société vers le Beau,
le Vrai, le Bien, le Juste, mais, ils sé-
ment de ruines et de cadavres, la lon-
gue et douloureuse route qu'elle suit
pour y parvenir.

Et la puissance de leur Veau d'Or est
d'autant plus grande qu'elle s'appuie sur
le militarisme, le nationalisme et la su-
perstition religieuse.

De toutes les survivances, vestiges de
ses origines, qui pèsent sur la malheureu-
se humanité et perpétuent sa misère, la
plus redoutable, après la religion est
certainement l'esprit militariste et guer-
rier qui, dans la gigantesque terreur,
trouve son complet épanouissement.

Car, ils mentent affreusement, ceux
qui disent : Nous avons voulu et nous
voulons tuer la guerre par la guerre.

La grande loi biologique pose par
Lamarck, que la fonction crée l'organe
et le fortifie, est aussi vraie dans l'ordre
sociologique que dans l'ordre physiolo-
gique.

La guerre ne peut donc que dévelop-
per et fortifier l'esprit guerrier. En exal-
tant l'amour de la gloire militaire, le
fétichisme du drapeau, le particularisme
des frontières, les haines fratricides
entre peuples et entre nous, la passion
puérile du panache et du galon, elle
maintient chez l'homme la mentalité de
son ancêtre sauvage, et paralyse son ef-
fort éternel vers un type moral et intel-
lectuel supérieur.

Après cette irréfutable constatation
que vaut l'opinion d'ailleurs insincère
de ceux qui pendant les cinq années de
l'horrible boucherie, ont crié, en manière
d'encouragement aux combattants, alors
d'eux-mêmes ne risquaient rien : « Bat-
tez-vous, faites vaillamment votre de-
voir. La guerre tuera la guerre. Celle-ci
est la dernière. Vous délivrez l'Humani-
té de ce fléau... »

Tel serait-il poilu le prix de votre
victoire, clamait-on partout dans la presse
et au Parlement. Chaque jour le gou-
vernement renouvellait, avec solennité,
cette promesse. Le fameux *Bulletin des
Armées*, invention du sinistre Viviani,
en était rempli. Poincaré, co-auteur res-
ponsable des massacres qui battaient leur
plein ne perdait pas une occasion de
faire, sur cette promesse, une sorte de
serment public. D'un bout de la France
à l'autre, comme d'ailleurs dans tous les
pays alliés, en Angleterre, en Italie, et
plus tard en Amérique, pas une voix dis-
cordante ne s'élevait à ce sujet. Les pi-
tres les plus chauvins du nationalisme
intégral et leurs journaux l'*Action Fran-
çaise*, l'*Echo de Paris*, faisaient chorus
et criaient : En avant pour la dernière
guerre !

Or, je le répète, pas un de ceux qui
parlaient ainsi n'était sincère ; la plupart
d'entre eux n'étaient d'ailleurs que les
porte-parole largement rétribués des
marchands d'obus, des fabricants de
canons, de tous ceux, en un mot, que la
guerre enrichissait et qui flattaient et
encourageaient de la voix, nos pauvres
soldats, comme le chasseur encourage et
flatte ses chiens à la poursuite du gibier.

Or, comme il y aura toujours du fer,
du chrome, du nickel, du plomb, du
charbon dans les entrailles de la terre,
et que les employeurs à fabriquer des en-
gins de destruction sera, demain comme
hier, la plus rémunératrice et la moins
aléatoire des industries, le capitalisme,
qui défile toutes ces richesses du sous-
sol, aura le plus grand intérêt à faire
surgir de nouvelles guerres.

La preuve en est faite, archi-faite, la
société capitaliste ne peut vivre et durer
que par la guerre. Le capitalisme ne se
conçoit pas sans le militarisme ; les deux,
toujours appuyés sur la superstition reli-
gieuse, Le credo du bourgeois, du possé-
dant, sera toujours : Je crois en
Rothschild, en Foch et en le pape qui
régne à Rome ; parce que sur cette tri-
nité repose solidement jusqu'à présent
mon coffre-fort.

P. VIGNE-D'OCION.

(La semaine prochaine, nous com-
mencerons la publication de la première
partie du livre de V. d'Octon, intitulé :
Les Crimes du Service de Santé.)

Philéas Lebesque

Le *Journal du Peuple* du 12 mars annonce
un banquet organisé par les amis du re-
marquable docteur... le 10 avril, en l'hon-
neur de son cinquantenaire.

Certes, nous pouvons nous réjouir de la
notoriété qu'a fini par conquérir ce fin cri-
tique, ce poète délicat, et indépendant.

Mais pourquoi, diable, a-t-il consenti à
galvauder récemment son nom aimé des
jeunes dans la pire réclame pour l'emprunt,
en compagnie de tous les suppôts de la réac-
tion, dans l'Oise : évêques, chanoines, con-
seillers généraux et autres notoriétés départe-
mentales au prestige douteux ?

Pourquoi ? Qui, pourquoi ?
La pente est-elle donc si fatale qu'elle
s'applique au poète même des *Scriptures* ?

Moloch, le Moloch d'or, les engoulins l'ou-
rent.

A la demande de nombreux camarades,
nous reprenons, comme les années précé-
dentes, l'organisation des Balades cham-
pêtres des amis du « *Libertaire* ».

D

1991